



Celui qui le porte est donc bien riche? dis-je. — Page 68, col. 3.

tous les renseignements et tous les avis dont je pouvais avoir besoin pour l'espèce de travail dont je me trouverais chargé, si j'entrais chez M. Dufresnoy. J'avais heureusement poussé l'arithmétique assez loin pour apprendre en fort peu de temps la tenue des livres en partie double. Mais comme nous ne savions pas au juste quel genre d'emploi me serait donné, le digne fabricant les passa tous en revue, et joignit ses précieux conseils à toutes ses suppositions. Il parla longtemps, car il traitait son sujet favori, et nous l'écoutions, Victor et moi, très-attentivement. Dans un moment où il s'exprimait avec feu, quoique toujours avec cette clarté qui annonce qu'un homme est sur son terrain : Tu ris, monsieur de Sonate, dit-il à son fils, tous ces détails de magasin te font pitié, je gage?

— Non, vraiment, mon père, répondit Victor, bien loin de là, je vous admire; car enfin, c'est une spécialité. Honneur à toute spécialité! il vaut cent fois mieux bien savoir tout ce que vous venez de nous dire, que de composer certains opéras qu'on connaît.

— Ou d'être l'auteur d'une tragédie sifflée, dis-je en riant.

— Encore, si tu veux, répliqua-t-il.

— Diable, reprit le père Duparc, je ne t'aurais pas cru si raisonnable. Quant à M. Bérard, il ne faut que le voir pour juger qu'il est la raison même.

Victor partit d'un grand éclat de rire : Bien jugé! s'écria-t-il. Voyez ce que c'est que de parler peu et d'avoir vu pendant quelque temps le grand monde! Voilà Raoul qui vous paraît avoir une bonne tête, et je vous le donne, moi, pour le rêveur le plus romanesque qui soit sous le ciel, pour un homme que son imagination emporte sans cesse, qui vit dans les nuages, dans la lune.

— C'est au moins une ressource pour qui n'a pas eu de bonheur sur la terre, répondis-je.

— L'entendez-vous? l'entendez-vous? dit Victor; le voilà qui rebrousse chemin, plutôt que de

songer qu'il vient de me sauver d'une fièvre putride, qu'il aura demain une bonne place, et qu'avant trente ans il peut être millionnaire aussi.

— Il a raison, dis-je au père Duparc, en serrant la main de ce cher Victor, il a vraiment raison quand il dit qu'il est plus sage que moi; et nous nous remîmes à parler banque, comptoirs, navires et marchandises, jusqu'à l'heure où nous forçâmes notre convalescent à se mettre au lit.

Le lendemain matin avant onze heures j'étais dans la rue du Mail, à la porte d'une vaste et belle maison, dont la plus grande partie me parut être occupée par des bureaux et des magasins. Il faut croire que M. Dufresnoy avait donné l'ordre qu'on me laissât entrer; car un des domestiques que je trouvai dans l'antichambre, après m'avoir demandé mon nom, me fit traverser une suite d'appartements meublés avec la plus élégante richesse, et m'introduisit aussitôt dans le cabinet de son maître.

M. Dufresnoy pouvait avoir près de soixante ans; c'était un homme à tournure épaisse, dont les traits n'offraient rien de fort distingué, mais qui, dans toutes ses manières, avait cet aplomb, cette importance qui s'acquiert avec les millions. Sa tête était haute, son ton brusque, et je n'ai jamais connu personne qui s'exprimât en aussi peu de mots que lui, soit que ce laconisme fût dans sa nature, soit qu'il en eût pris l'habitude dans les affaires.

Il écrivait à son bureau quand on m'annonça. Il posa sa plume, me montra un siège près de lui; et, comme un homme qui n'a que peu de minutes à donner aux gens, il me pria, sans autre préambule, de lui dire rapidement ce que je savais faire. Je le dis; je n'oubliai pas même le latin, tout inutile qu'il me semblait être pour le négoce, mais dans l'idée qu'un bibliomane pouvait en faire quelque cas. Lorsque j'eus fini : — Vous me convenez tout à fait pour la correspondance, monsieur Bérard, dit-il : cent louis par an d'abord, puis nous verrons. Venez demain; demandez dans

mes bureaux M. Vincent. Adieu, monsieur Bérard, je suis content de vous obliger.

— Tout en vous remerciant de bien bon cœur, monsieur, répondis-je, je vous dirai que je désirerais pouvoir n'entrer en fonctions que samedi. J'aurais besoin de ces trois jours pour terminer différentes affaires.

— Samedi, soit. Adieu, monsieur Bérard; et je sortis.

Je m'empressai d'aller informer Victor et son père de mon heureuse réussite. Jamais conversation aussi brève ne servit de texte à de plus longs commentaires.

— Certainement, disait le père Duparc, pour vous donner des appointements si considérables dès le début, il faut que M. Dufresnoy vous porte un vif intérêt, et veuille se charger de votre fortune pour l'avenir.

— Les riches ont de ces caprices-là, disait Victor.

— Dût-il en rester aux cent louis, reprenais-je, c'est à moi désormais de tirer parti de la position où je vais me trouver.

— Surtout songez bien à vous faire un ami de ce M. Vincent; c'est sans doute son homme de confiance, comme voilà Gaspard chez moi, sans comparaison.

— Et ne va pas prendre tes grands airs avec lui, quand ce serait une bête ou même un fripon.

— Le plus important, répondis-je, c'est de faire ma besogne de manière à devenir bientôt aussi l'homme de confiance; il ne faut pour cela que me passionner du négoce.

— Tu te passionneras, dit Victor; n'es-tu pas un moule à passions?

J'avais demandé à rester libre jusqu'au samedi, parce que Victor et son père partaient le dimanche. Ce départ allait rompre la seule douce habitude de ma vie. Nous avions beau nous répéter sans cesse que de Paris à Rouen la distance était courte, que nous nous écrivions régulièrement toutes les semaines, je m'en sentais pas moins combien étaient différentes la douceur de passer